

Nicolas Dickner, Francine Noël, Christiane Frenette

Hugues Corriveau

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Nicolas Dickner, Francine Noël, Christiane Frenette]. *Lettres québécoises*, (119), 22–23.

Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Alto, 2005, 328 p., 22,95 \$.

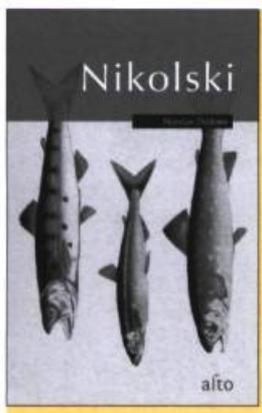
Déboussolé et fabuleux Dickner!

Si le monde vous intéresse, engagez-vous immédiatement dans la lecture de ce roman fantastique, vivant et fascinant.

J'avais été pantois d'admiration à la lecture de son premier livre, un recueil de nouvelles exceptionnelles et remarquablement écrites, à savoir son *Encyclopédie du petit cercle* (L'instant même, 2000) qui lui avait valu les prix Adrienne-Choquette et Jovette-Bernier.

MAIS D'OÙ LUI VIENT DONC CE TALENT ?

On l'attendait au détour, évidemment. Il nous arrive avec un roman, et quel roman ! Du talent, une façon unique d'être ancré dans le présent, dans la modernité la plus impérieuse. Dickner est un conteur doux, il fait plaisir. Est-ce encore possible ? Mais si ! Et avec une faconde, une sorte d'entêtement dans le bonheur qui, à chaque page, devient un trésor, comme en témoignent ses personnages entichés de pirates, d'informatique, de voyage au long cours, d'amour, de tout... de la vie... des lettres... des livres...



1989. ANNÉE CHARNIÈRE

Trois personnages, d'à peu près vingt ans, arrivent comme par inadvertance à Montréal. On les suivra avec passion. Noah, fils d'une Métisse nomade, vivant avec elle dix-huit ans dans une roulotte... décidera par après de devenir archéologue ; Joyce Doucet aime les pirates, est persuadée que sa généalogie la relie aux plus grands, quitte sa Basse-Côte-Nord, et s'entiche d'informatique ; le narrateur anonyme, qui apparaît sporadiquement dans le roman, nous parle de ses passions tout aussi curieuses, commis d'une librairie d'occasion qu'il est,

dilettante, déjanté peut-être bien un peu, « surfant » sur la vie. C'est lui qui possède un compas, dit « Nikolski », qui ne pointe pas vers le nord, mais vers cette île des Aléoutiennes qui porte ce nom-là. Que peuvent-ils bien avoir en commun ? Voilà une intrigue qui suffirait à faire tenir ensemble ce roman magique s'il n'y avait en plus le cadeau du style qui est à la hauteur de la folie relative des personnages.

UN LIEN SECRET

Il s'appelle Jonas Doucet... il est dans la marine, rencontre la mère de Noah et celle du narrateur, en plus d'être l'oncle de Joyce. En faut-il plus ? Comment résister à ce hasard heureux qui va lier tout cela avec verve et une malice constamment décalée qui approfondit le monde contemporain avec tout juste ce qu'il faut à la fois de sérieux et de folie pour qu'on parvienne à se sentir chez soi en pays inconnu ? Dickner a ce don de regarder le monde et d'en saisir la précarité avec



un savant humour, une sorte de vision des choses qui sort des ornières bêtes et méchantes de la tragédie. On peut vivre à l'orée du désir, on peut s'en aller sans très bien savoir où, on peut aimer des métiers et des gens sans vraiment exiger d'eux qu'ils se donnent en entier. Le monde est ainsi fait qu'il est aléatoire de vivre là plutôt qu'ailleurs dès lors qu'on a une passion pour soutenir la quête qui nous porte. Noah deviendra père dans un pays du Sud, loin des misères de ses recherches archéologiques nordiques ; Joyce deviendra pirate informatique comme il se devait depuis que Rakam le Rouge est né.

ROMAN VIVANT

S'il est une chose fascinante dans ce roman, c'est qu'il est protéiforme et insolent, qu'il est lui-même une métaphore de cette vie débridée menée par les personnages. Le roman fonctionne comme un être vivant, partant de là pour aller ailleurs,

sautant d'une phrase à l'autre comme emporté par l'euphorie de l'hypnotiseur qu'est son auteur. Sans compter qu'il est question ici d'un livre nommé *Le Livre à trois têtes*, ayant été collé à partir d'extraits de trois livres différents (on se rappelle avec délice *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino). Chaque partie de ce livre sans couverture est marquée des obsessions de l'un ou l'autre des trois protagonistes principaux. Noah viendra ajouter une pièce manquante du livre à la toute fin, il s'agit d'une carte des Caraïbes, et le narrateur sans nom de commenter :

J'approche la carte du Livre à trois têtes, comme la dernière pièce d'un casse-tête. Mon intuition s'avère exacte : la déchirure s'ajuste parfaitement à la reliure ! Cette carte a donc été arrachée du livre il y a plusieurs années de cela... Je considère ce drôle de puzzle, médusé. Voilà une découverte qui contribue à obscurcir la question plutôt qu'à l'éclaircir. (p. 322)

Et s'il s'agissait justement de se laisser porter par l'imprécis, par le surprenant, au fil d'une dérive qui nous mène d'un personnage fascinant à un autre, d'un lieu particulièrement inattendu à un autre, sans que cela trouve sa justification dans une logique absolue ? Voilà bien le contrat de lecture que nous propose Dickner, une invitation au plaisir, tout simplement, avec intelligence et ludisme.

Francine Noël, *La femme de ma vie*, Montréal, Leméac, 2005, 160 p., 18,95 \$.

Mère : amour-haine

Dans ce récit intimiste, Francine Noël nous présente sa maman.

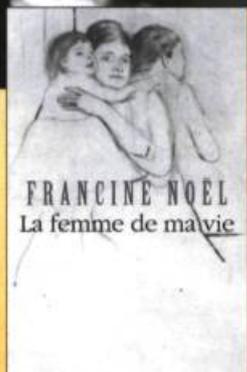
J'e voulais quelque chose qui eût son panache, de plaisantes anecdotes, et ne raconter que nos bons moments. Mais un tel livre aurait été faux car trop de douleur me liait à elle et je n'ai pas su en faire l'économie. Il n'y a pas de récit complet et objectif. Je n'ai donc pas cherché « la » vérité, mais à raconter ma mère comme elle se disait et comme je l'entendais se dire. (p. 164)

PAROLE D'ORIGINE

Pas facile, sans aucun doute, de renouveler le discours à propos de la mère. Et la question reste entière quand on termine la lecture fort touchante, je l'admets, de *La femme de ma vie* de Francine Noël. S'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un livre de « divan », de cette sorte qui s'écrit comme une psychanalyse à livre ouvert, n'empêche qu'on peut y sentir le poids de l'analyse posthume qui met en œuvre la mémoire et son exactitude, qui retrace le récit familial avec application. Le style en est souvent minutieux comme l'impose sans doute ce genre de livre qui ne veut pas faire d'effet, qui efface les prouesses du langage au profit d'un grand respect pour l'objet de la quête ou du dévoilement.

MAMAN. QUE CACHES-TU ?

Curieusement, dans ce récit qui tend à donner vie à la mère morte neuf ans plus tôt, on apprend plus de choses intéressantes sur l'auteure elle-même que sur le personnage censé nous dévoiler ses secrets. La raison en est fort simple, c'est que la vie de madame Pelletier, madame mère, ne s'avère pas aussi originale que prévue. Les anecdotes qui se multiplient au fil des pages n'ajoutent rien à l'image que nous portons en nous de la mère collective québécoise. Bien sûr, elle fut



débrouillarde, autodidacte, étudiante, autonome, fille-mère dans un temps où c'était proprement impensable, mais il ne me semble pas que Francine Noël nous la fasse vivre réellement ; elle nous en dit beaucoup, nous rapporte beaucoup à son propos, certes, mais de façon souvent si décalée que l'impression d'une icône s'impose. Bien sûr, elle n'en fait pas l'apologie, n'écrit pas un récit qui donne de sa mère une image idéale, mais reste que ce qui ressort de là, c'est une femme courageuse comme le furent nombre de mères de l'époque, surprenantes parce que débrouillardes, vindicatives parce que brimées.

JE PARLE DE MOI

Non, ce qui fait tout l'intérêt de ce récit, c'est de saisir les transformations d'une jeune fille aux prises avec une mère envahissante, une mère qui avait ses secrets (mais qui n'en a pas ?), qui s'impose et en impose. L'auteure se dévoile en décrivant ses rapports avec sa génitrice, nous entraîne sur le chemin qui l'a conduite à devenir l'auteure admirable que nous connaissons, pour atteindre à sa propre parole en dehors de celle de la mère qui faisait de l'ombre à la clarté de la vérité. Beau livre qui nous fait comprendre, au plus profond, la justesse d'écoute qu'il faut à une fille envahie pour accéder à sa propre voix, dépassant des origines contraignantes et advenant à elle-même dans l'épanouissement de l'écriture.

Christiane Frenette, *Après la nuit rouge*, Montréal, Boréal, 2005, 174 p., 19,95 \$.

Le feu vivant

Thomas et Lou, dans leur désarroi, sont chacun en quête de soi-même.

Trois jours après l'incendie historique de Rimouski des années cinquante, appelé ici la nuit rouge, commence une première histoire de fuite : celle de Thomas, déséquilibré, qu'on exilera à Québec en hôpital psychiatrique. Viendra plus tard celle de Lou qui disparaîtra au moment de son adolescence, et ce, pour trente ans.

QUAND LE FEU RAVAGE

Dans ce roman, on quitte le lieu de naissance, les braises trop vivantes des angoisses. Car la ville et les familles recèlent de grandes tensions qu'on ne peut apprivoiser. Et c'est à un très savant mais très accessible jeu de narrations croisées que nous convie Christiane Frenette, qui confirme encore une fois l'auteure pénétrante qu'elle sait être. Jamais trop complexe, ce trajet, qui nous permet de suivre les dérives de Thomas et de Lou, est décrit avec une finesse et une clarté remarquables.

PERTE DE MÉMOIRE

Le trou noir dans lequel est tombé Thomas après les événements du grand incendie mettra cinq ans à se remplir de nouveau de l'image des parents. Thomas va revenir à Rimouski pour les voir. Il les reconnaîtra, mais pas Romain, son ami d'enfance marié et devenu médecin. C'est Romain qui lui permettra d'exercer son métier de jardinier en lui confiant son grand terrain. Mais l'épouse, Marie, est aussi de cette

eau qui rend neurasthénique, elle est de ces femmes qui vivent comme un emprisonnement leur travail d'épouse et de mère. Or, Thomas reconnaîtra en elle une détresse profonde, semblable peut-être à la sienne.

LA FUGUEUSE EST DE RETOUR

Quant à Lou, elle a été abordée à la gare de Toronto, le premier jour de sa fugue, par un Américain, Joe, qu'elle épousera plus tard à Chicago. Une rupture d'anévrisme va le terrasser et le laisser hémiplégique. La solution qui s'impose à elle : revenir à Rimouski, trente ans après son départ, et y acheter une demeure en bord de mer. Elle revient donc, elle aussi, sur les traces familiales, tout comme Thomas l'avait fait des années auparavant.

DOUBLE RETOUR

Dans ce roman d'une très grande précision, Christiane Frenette va au cœur de ce retour aux origines, en sonde la part tout aussi maléfique que révélatrice, régénératrice pourrait-on dire aussi. Chacun, Thomas comme Lou, repartira de son lieu premier, mais après y avoir trouvé matière à recommencer ailleurs. Faut-il comprendre qu'on ne peut pas revivre englués dans ce que nous avons fui ? Doit-on comprendre, que s'il y a une chose à retirer de ce pèlerinage

en pays de nos premiers mots, c'est bien seulement un ressourcement, une vigueur nouvelle qui nous permet de quitter ensuite et de façon définitive l'emprisonnement originel ? Peut-être bien. Chose certaine, ce roman parle avec une grande simplicité de cet appel et de ce renoncement.

